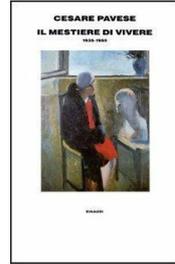


PAVESE Cesare (1908-1950), *Il Mestiere di vivere* (Einaudi, 2000)”

1935-1950 / *il mestiere di vivere* / di Ce. Pavese. Ces mots, Pavese les a tracés sur une feuille blanche peu avant de se donner la mort à l’Hôtel Roma de Turin dans la nuit du 26 au 27 août 1950. Glissés dans le dossier vert contenant des feuilles numérotées, manuscrites le plus souvent, raturées, relues, corrigées, ces mots dessinent un titre. Et, en effet, le Journal de Pavese sera édité en 1952 dans une version expurgée puis réédité en 2000 dans sa version intégrale.



Le grand écrivain piémontais, âgé alors de 42 ans, avait reçu en juin, le Prix Strega pour *La luna e i falò*. Mais le désespoir l’a emporté sur la consécration et les honneurs dérisoires. « *A Roma, apoteosi. E con questo ?* » (14 juillet 1950). Une nouvelle fois l’amour l’a révélé dans toute sa nudité. La jeune actrice américaine Constance Dowling, “*viso di primavera*”, “*la venuta dal mare*” est repartie, le laissant seul face à l’impossible virilité qui le condamne aux yeux des femmes à rester un enfant. « *Non ci si uccide per amore di una donna. Ci si uccide perché un amore, qualunque amore, ci rivela nella nostra nudità, miseria, inermità, nulla* » (25 mars 1950). L’échec vécu avec Milly, “*la ballerina*”, avec Tina surtout, se répète de façon implacable, comme un destin. Il n’est qu’un “*raté*”, le pire des ratés, « *celui qui n’arrive pas à se faire un foyer, à conserver un ami, à satisfaire une femme, à gagner sa vie comme n’importe qui* » (6 novembre 1937). La “*vieille tentation*”, le “*vice absurde*” reviennent le tourmenter et “*le geste*” si souvent imaginé vient à bout de tous les stoïcismes. Le 18 août il trace les derniers mots : « *Tutto questo fa schifo./ Non parole. Un gesto. Non scrivero’ più.* »

Le journal de Pavese, s’il est parfois un exutoire, est aussi un miroir tendu à lui-même dans la quête incessante et tourmentée de la connaissance et de la compréhension de soi. Il est aussi ce miroir confident qui peut donner l’illusion grinçante de ne pas être seul « *Passavo la sera seduto davanti allo specchio per tenermi compagnia...* » (6 novembre 1938). Il témoigne du besoin de reconnaissance posthume du mal aimé. Il montre toutes les facettes de l’être - l’homme, l’enfant avec son ambivalence (émerveillement et impuissance), le poète, le lettré. Il rassemble ébauches de récits, de lettres, aphorismes, réflexions artistiques.

Car *Le Métier de vivre* dans lequel Pavese met son cœur et son corps à nu est aussi un remarquable laboratoire d’écriture, d’une très haute exigence morale où la tentation de profaner est à la hauteur d’un désir d’absolu dans l’amour, dans la quête littéraire. Comme l’amour, la poésie est une blessure toujours ouverte. Mais féconde. Pavese peut conclure le 16 août 1950 : « *La mia parte pubblica l’ho fatta – cio che potevo. Ho lavorato, ho dato poesia agli uomini, ho condiviso le pene di molti.* » (16 août 1950)

Louissette CLERC
Janvier 2022